



Il n'y a pas de raison pour ne pas déjeuner. — Page 388, col. 3.

— Une lueur, grand-père? N'avez-vous pas entendu que monsieur Heuvels a parlé d'Adolphe avec bienveillance? Nous allons redevenir tous bons amis; vous verrez.

— Il sera cependant trop tard maintenant, dit le vieillard. Puisque nous allons demeurer à Anvers, l'amitié ou l'inimitié de monsieur Heuvels n'a plus pour nous que peu d'importance.

— Comment cela? Pensez-vous donc, grand-père, que nous ne reviendrons plus jamais au village natal? Et alors, ne sera-t-il pas bien agréable de savoir qu'il y a là des gens qui ont gardé de nous un bon souvenir et qui sont prêts à nous recevoir à bras ouverts? Et puis, quand monsieur Heuvels ira à Anvers avec Adeline, chercheront-ils un autre logis que notre maison? Une inimitié inattendue a rempli notre vie d'amertume, et je ne me réjouirais pas quand le soleil de la réconciliation et de la concorde se lève devant mes yeux!

— Si votre espoir est fondé, pourquoi monsieur Heuvels ne fait-il pas appeler Adolphe? Une pareille conduite est de l'ingratitude et a quelque chose d'injurieux pour nous.

La jeune fille allait répondre; mais tout à coup elle se leva d'un bond, en poussant un cri retentissant auquel répondit un autre cri.

Adeline, la fille de M. Heuvels, venait d'entrer dans la chambre à l'improviste. Elle s'était jetée au cou de son amie et demeurait penchée sur sa poitrine, haletante et pleurant.

— Ah! ma chère Françoise! Ah! ma bonne Adeline! furent les premiers mots qu'il fut possible de distinguer parmi les témoignages de joie et de tendresse que les deux jeunes filles échangeaient entre elles.

Le jeune homme et sa mère, tremblants de surprise, les regardaient sans mot dire. Mais bientôt, tournant la tête vers Adolphe, Adeline! le feu de l'enthousiasme dans les yeux, et tenant vers lui ses mains jointes, s'écria :

« — Adolphe, Adolphe, sauveur de mon père, que Dieu vous bénisse !

Et, comme attirée par une force irrésistible, elle s'approcha lentement de lui et parut vouloir lui jeter les bras autour du cou, mais elle poussa un soupir et cacha son visage tout rougissant dans le sein de la veuve attendrie.

— O ma chère mère, murmura-t-elle, oui, permettez-moi de vous appeler ma mère! Mon père m'a permis de venir vous voir. Lui aussi vous aime comme auparavant; lui aussi a béni Adolphe... Je succombe à la joie, au bonheur. Laissez-moi pleurer jusqu'à ce que mon cœur soit soulagé! mes sens s'égarèrent!...

Madame Valkiers aida la jeune fille à s'asseoir et répondit en lui prodiguant les plus tendres caresses :

— Allons, tâchez de vous calmer, ma pauvre Adeline; c'est, pour une âme comme la vôtre, un bonheur presque au-dessus de vos forces que de voir un père chéri, menacé d'une mort prochaine, revenir à la santé, n'est-ce pas? car nos paroles joyeuses me font croire qu'aujourd'hui monsieur votre père va beaucoup mieux.

— Venez, approchez, mes amis, dit la jeune fille d'une voix plus ferme, je vais vous dire ce qui est arrivé; mais ne vous attendrissez pas trop : c'est si beau! Cette nuit, je n'ai pas veillé; hier, mon père m'a ordonné d'aller me coucher contre mon gré, en disant qu'il se sentait mieux : c'était la première fois qu'il me disait cela avec tant de franchise. J'en étais si contente que je ne pus presque pas fermer l'œil. Dès la première aube du jour, je me rendis dans la chambre de mon père pour remplacer la servante qui veillait, et je m'assis en silence près du lit. Je remarquai avec une joie inexprimable que ses joues avaient repris, plus encore que la veille, cette rougeur qui est le signe de la force renaissante... Mais quelle douce émotion m'attendait! Pendant que j'écoutais le bruit de sa respiration, sa bouche commença à murmurer quelques mots inintelligibles... Il rêvait; une anxiété secrète me faisait trembler... Mais tout à coup un nom erre sur ses lèvres, et j'entends qu'il dit dans son

rêve : « Adolphe, mon ami, pardonnez-moi le tort que je vous ai fait. » Ces paroles me frappèrent d'une telle commotion, que je fus obligée de me retenir au lit pour ne pas m'évanouir de bonheur. Le rêve de mon père devait être fini; car j'eus beau tendre l'oreille, en retenant mon souffle, je n'entendis plus rien. Quelque temps après, il s'éveilla de lui-même, avec un sourire sur les lèvres. Je n'osai lui parler de son rêve; mais lui, comme si les mêmes pensées lui flottaient encore dans l'esprit, il se mit à dire qu'il avait parfaitement bien dormi et ne doutait plus de sa guérison : il sentait circuler dans ses veines un sang nouveau et généreux. Alors, continuant son beau rêve, il parla de vous avec reconnaissance et convint qu'il avait été injuste envers vous. Moi, toute remplie de joie, je m'écriai : « Comme madame Valkiers, comme Françoise et Adolphe seront contents! Oh! si je pouvais aller leur dire que vous êtes en voie de guérison! » Mon bon père murmura, à moitié assoupi, car le sommeil l'avait encore gagné : « Allez, Adeline, allez ce matin chez nos voisins et remerciez-les en mon nom. S'il savaient la générosité d'oublier mon injustice! » En balbutiant ces dernières paroles, mon père s'est doucement rendormi; et moi, poussée par mon impatience, j'accours jusqu'ici pour vous apporter ses remerciements... Adolphe, Adolphe, ah! s'il restait dans votre cœur l'ombre d'un ressentiment contre mon père, pardonnez-lui par compassion pour moi.

Le jeune homme était tellement ému par les paroles de la jeune fille, mais surtout par le feu qui brillait dans ses yeux chaque fois que son regard tombait sur lui, qu'il eut peine à trouver des expressions pour lui répondre.

— Je n'ai rien à pardonner à monsieur votre père, Adeline, bégaya-t-il. J'ai toujours compris qu'il devait lui être désagréable de trouver en moi un rival; — sa colère était en quelque sorte fondée et légitime. Croyez-moi, sa guérison me réjouit autant que s'il était mon propre père. —